

nouilles", pour me servir de la pittoresque formule de la loi salique.

Ces messieurs, de fait, nous concèdent d'ordinaire que si l'on se salue dans la rue, si l'on se fréquente encore entre familles, si l'on sait le nom de quelques cousins germains, si l'on n'ignore pas même qu'on en possède ; s'il reste quelques vestiges dans nos salons de l'esprit de compagnie de nos aïeux, et de l'art de causer de nos aïeules, ce n'est pas leurs visites sous les espèces de petits cartons blancs qu'ils font distribuer comme substituts de leur présence réelle—ce ne sont pas leurs efforts, mais bien la fidélité de leurs compagnes à l'accomplissement des devoirs du monde qui en sont cause.

La règle des visites annuelles dont les dames conservent fidèlement la tradition, c'est, en somme le seul lien social qui nous reste. Grâce à lui la jeunesse des deux sexes peut encore trouver en des maisons amies et hospitalières des endroits pour lier connaissance. Ces visites des femmes et des jeunes filles, en outre de leur importance comme fait social apportent souvent une distraction rafraîchissante aux sauvages papas obsédés par le tracassé des affaires.

On s'en aperçoit bien quand le soir, au dîner, les visiteuses dévident leur écheveau de nouvelles et d'histoires ; fiançailles, mariages manqués, scènes comiques, ridicules du prochain croqués sur le vif, de rumeurs intéressantes de toutes sortes. Dieu nous garde, mesdames, et messieurs d'absoudre les médisances, mais pour les petits-cousins—les "potins" — je demande grâce. Ils tiennent de famille, ils ont en commun avec leurs malignes cousines certaines saveur capiteuse qui a le don d'amadouer les vertus les plus austères. Les maris en les écoutant s'oublent souvent jusqu'à sourire—quitte à conclure quand ils sont bien certains que le discours est arrivé à son point final. "Comme vous êtes mauvaises langues, les femmes!"

Mais, si d'aventure, leur vertu se refuse à prêter une oreille complice à des propos d'une légèreté répréhensible, s'ils les arrêtent court, soyez

sûrs qu'ils ont tout appris au club et que leur curiosité n'a plus rien à attendre de vos renseignements.

Je suppose que — sans nous compromettre sur la distribution des responsabilités — nous sommes, mesdames et messieurs tous d'accord pour regretter la tournure qu'ont prise nos mœurs sociales depuis vingt-cinq ans. Aucun de nous je pense, ne contestera en outre que, dans ce commerce constant et nécessaire à la subsistance même de la famille humaine qui s'appelle la "Sociabilité", chacun à son rôle, c'est-à-dire : un devoir à remplir.

Le tort de plusieurs, nous l'avons dit, est de dissocier justement l'idée de devoir de celle d'agrément. Il faut cependant forcer les deux à faire bon ménage. C'est ce dont la femme fournit un excellent exemple en tenant compte dans ses rapports sociaux non seulement de son plaisir mais, de celui des autres. Et voilà comment il ne lui vient pas à l'idée de fonder des clubs inhospitaliers à l'autre sexe — ni de remplacer l'hospitalité gracieuse, cordiale et caractéristique de la famille par ces affreux banquets d'hôtels, de nature à mettre l'étranger sous l'impression qu'une ville ne se compose que de citoyens mâles, et qu'ils ont tous le même cuisinier, ni de comprendre l'intimité du foyer dans la réclusion d'un fumoir pour la satisfaction d'un goût égoïste dans l'espèce, puisqu'il est de ceux qui s'imposent sans se partager ; ni de consacrer à la méditation des journaux les rares loisirs que laissent les affaires.

La lecture du journal c'est la conversation muette — avec personne. Comme la cure d'or pour les ivrognes, comme le téléphone à l'égard des visites, quand on a goûté du journal on est guéri de toute curiosité. Or la curiosité est le nerf de la conversation.

Voilà comment, lorsqu'il n'y avait pas de gazettes, les hommes étaient naturellement curieux, c'est-à-dire sociables et causeurs.

Je me hâte de donner ici un gage d'impartialité en avouant que les femmes ont bien aussi sous ce rap-

port quelques peccadilles à se reprocher, mais! — la même justice me force d'ajouter que dans un grand nombre de cas, ... c'est la faute des hommes.

Si elles abusent des cartes, par exemple, en leurs heures de désœuvrement ce n'est qu'un pis-aller souvent et pour se consoler de l'absence de leurs partenaires naturels à laquelle, jamais elles ne se résignent. Si elles sont frivoles quelquefois, c'est un effet de la négligence de ceux que leur esprit laisse indifférents. Si elles usent passionnément et abusent du téléphone c'est ou pour tromper l'ennui de leur abandon, ou par un instinct de sociabilité mal discipliné.

Ce téléphone, tenez ! c'est assurément un progrès merveilleusement simplificateur, prodigieusement utile et, tout ce qu'on voudra, mais, il me semble pourtant qu'avec ses prétentions à nous faire plus heureux que nos devanciers, il ne réussit qu'à nous rendre autres. Grâce à lui la nature des impressions perçues par les organes est altérée. Ainsi jamais, avant le téléphone on ne concevait la voix humaine autrement qu'associée à une forme, à une physionomie, inséparables de l'effet produit. Maintenant voir une figure, entendre une voix sont deux sensations distinctes — souvent contradictoires, qui influent diversement sur les causes de la sympathie. Mais c'est là son moindre défaut, ce brutal agent émousse ou violente les sentiments les plus délicats, rend banales et vulgaires les situations les plus poétiques.

Quelle émotion, quel respect attendri voulez-vous qu'un amoureux éprouve en retrouvant "l'amie de son cœur" s'il l'a appelée au bout du fil métallique autant de fois, et retenue aussi longtemps qu'il l'a voulu. Où est la fraîcheur d'impressions, l'attrait aiguë par l'absence inexorablement muette, le charme fait d'anticipation, d'impatience, des entrevues anté-téléphoniques ? Il en est ainsi pour tout le monde, quand on s'est communiqué dans le cornet à tout dire, de maison à maison, ou de ville à ville, une ou deux